

L'oubli de la langue et l'« invention » de l'écriture chinoise en Europe

Viviane Alleton¹

Je pense que les savants qui se sont presque laissés aller à oublier que le chinois est une langue parlée ont tellement exagéré l'influence de l'écriture qu'ils ont, pour ainsi dire, mis l'écriture à la place de la langue.

(Wilhelm von Humboldt)

Introduction

On ne peut manquer d'être frappé par l'écart entre le fonctionnement du chinois tel que le décrivent les linguistes et les représentations qui ont eu et, pour certaines, ont encore cours à ce sujet.

On a longtemps présenté le chinois comme une langue sans grammaire — puisqu'elle n'a pas de morphologie —, ou bien dotée d'une grammaire « primitive ». À l'opposé, depuis le début du XIX^e siècle, cette langue a acquis un statut de pierre de touche dans les débats sur la nature de la grammaire et des relations entre langue et pensée. Nous sommes maintenant confrontés à deux préjugés opposés. Dans les milieux sinologiques contemporains, en particulier parmi les linguistes, il y a une sorte

1 Viviane Alleton est Directrice d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 54 boulevard Raspail, 75006 Paris.

de tabou : depuis que Henri Maspero a été voué aux gémonies en Chine pour s'être interrogé sur la nature de la grammaire chinoise², il est « politiquement correct » de tenir pour secondaires les spécificités de celle-ci. D'autre part, l'idée que le chinois n'a guère de grammaire est encore bien vivace.

Quant à l'écriture, on la dit « pictographique » ou « idéographique » ; on va même jusqu'à la présenter, au moins dans certains de ses états, comme indépendante de l'expression orale, alors que les linguistes ont montré — là aussi depuis le début du XIX^e siècle, et plus récemment avec le renfort des psycholinguistes — que les mécanismes mis en œuvre dans la lecture de cette écriture ne différaient pas considérablement de ceux qu'on observe avec les écritures alphabétiques. C'est en matière d'écriture qu'on trouve les préjugés les plus tenaces et les plus répandus.

Pourquoi aborder conjointement les problèmes de la langue et ceux de l'écriture ? On y est contraint parce que, bien souvent, le discours sur l'écriture a tenu lieu d'analyse de la langue. La confusion persistante entre langue et écriture, ou plutôt l'oubli de la langue, masquée par l'écriture, est un des faits les plus remarquables dans cette histoire de nos représentations. C'est ainsi que dans l'*Encyclopédie* de Denis Diderot plusieurs articles traitent longuement de l'écriture chinoise, tandis que la langue chinoise n'est mentionnée que marginalement, par exemple dans une énumération, à côté de l'algonquin³. Cela sera relevé en 1835 par Wilhelm von Humboldt : « Je pense que les savants qui se sont presque

2 Cf. « La langue chinoise », in *Conférences de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris*, année 1933, Paris, Boivin, 1934, p. 33-70. Voir aussi : « Les langues d'Extrême-Orient », *L'encyclopédie française*, vol. 1, chap. 3, 1937.

3 Cf. Sylvain Auroux, *L'encyclopédie. « Grammaire » et « langue » au XVIII^e siècle*, Paris, Mame, 1973 (collection « Repères »). Daniel Droixhe, dans *La linguistique et l'appel de l'histoire, 1600-1800* (Genève/Paris, Librairie Droz,

laissés aller à oublier que le chinois est une langue parlée ont tellement exagéré l'influence de l'écriture qu'ils ont, pour ainsi dire, mis l'écriture à la place de la langue. »⁴ On peut trouver des explications techniques à cette mise au premier plan de l'écriture. Il n'est cependant pas exclu que le facteur idéologique ait été dominant. L'Europe moderne a été le lieu d'une concurrence acharnée entre les langues : il n'est pas de pays où l'on n'ait prétendu parler l'idiome le plus directement rattaché à la langue première de l'humanité, ou encore la langue la plus parfaite⁵. Les enjeux politiques étaient importants et on ne voit pas pourquoi on aurait introduit un joueur de plus dans cette partie. En revanche, si les controverses sur l'écriture ont été nombreuses et violentes — et le terme « primitif » est central là aussi —, elles étaient l'affaire des savants, théologiens ou philologues ; il semble qu'elles aient été moins directement liées à l'affirmation d'identité des peuples.

Nous n'allons pas retracer une histoire qui s'étend sur quatre siècles, mais seulement tenter de rappeler quels furent les enjeux.

1978), cite (p. 52) un scandinave, J. Ihre, qui en 1769 n'hésita pas à faire honte « à celui qui prostitue son érudition à comparer avec les langues de l'Europe, le chinois, le siamois, le péruvien, et quelques autres idiomes de l'Amérique et de l'Inde ».

- 4 W. von Humboldt, *Über die Kawi-Sprache der Insel Java* (publié après sa mort, en 1836-1839). *Introduction à l'œuvre sur le Kavi et autres essais*, Paris, Éditions du Seuil, 1974. À partir de l'œuvre de ce philosophe, le déséquilibre décrit ici tendra à s'atténuer parmi les spécialistes, mais pas dans le public.
- 5 Cf. Maurice Olender, « L'Europe ou comment échapper à Babel ? », *L'Infini*, 44, 1993. Dans ces controverses le chinois était parfois mentionné non par intérêt pour cette langue, mais comme en renfort à tel ou tel groupe, ce qui suscitera l'ironie de Voltaire : « Car il est clair [...] que le chinois est originairement la même langue que le haut allemand » (*Questions sur l'Encyclopédie*, article « Babel », p. 575 sq.).

La langue

Les informations

Les indications sur la langue chinoise envoyées par les jésuites en Europe, d'abord fragmentaires, devinrent au cours du xvii^e siècle de plus en plus abondantes et précises. Dans les premières décennies du xviii^e siècle, Joseph de Prémare rédigea et adressa à l'académicien Étienne Fourmont sa *Notitia Linguae Sinicae*⁶, traité de grammaire chinoise où sont décrites séparément la langue classique et la langue vulgaire, de façon très soignée et avec une grande quantité d'exemples. Certes, les catégories, comme la terminologie, sont latines ; cependant, nul ne conteste qu'on disposait là de matériaux suffisants pour saisir les mécanismes de la grammaire chinoise. Ce manuscrit, déposé à la Bibliothèque du Roi en 1727, y resta inconnu près d'une centaine d'années, jusqu'à ce que Abel Rémusat l'utilisât pour la rédaction de son cours au Collège Royal à partir de 1815 et de ses *Elémens de la grammaire chinoise*⁷, en y faisant explicitement référence⁸. La preuve, s'il en était besoin, de l'excellence de l'ouvrage de J. de Prémare était faite ; cependant, dans l'intervalle, l'idée que le chinois était une langue sans grammaire s'était ancrée dans l'opinion. Le destin de l'ouvrage de J. de Prémare amène à s'interroger sur les motifs d'une aussi mauvaise diffusion des informations disponibles⁹. Le chinois, comme d'autres langues exotiques à cette

6 Cet ouvrage fut imprimé pour la première fois à Malacca, en 1831 ; et une deuxième fois à Hong Kong par les Missions Etrangères, en 1894.

7 A. Rémusat, *Elémens de la grammaire chinoise ou principes généraux du KOU-WEN ou style antique et du KOUAN-HOA, c'est-à-dire de la langue commune généralement usitée dans l'empire chinois*, 1822 ; 2^e éd. 1857, reproduite en 1987, Paris, Ala Productions.

8 A. Rémusat mentionne aussi d'autres sources, dont il indique les insuffisances, et il précise qu'il s'est appuyé surtout sur J. de Prémare.

9 A. Rémusat en attribue la responsabilité à É. Fourmont, qui « n'en a fait que bien incomplètement sentir le mérite, si même il ne l'a pas sciemment dissimulé ».

époque, est aussi un champ d'action pour les imposteurs, ce qui vient compliquer encore un peu le tableau¹⁰.

Ainsi, c'est A. Rémusat, qui, au Collège de France¹¹, inaugura l'étude publique du chinois, à la fois pour le vernaculaire et pour la langue classique. Depuis, le corpus des grammaires chinoises n'a cessé de s'enrichir.

Les débats

Il est temps de revenir aux débats auxquels a donné lieu le chinois successivement depuis le xvii^e siècle : le caractère « primitif » de cette langue — dans les deux acceptions du terme —, la place du chinois dans la typologie des langues, la spécificité du chinois classique, de la relation entre langue et pensée. Ces deux dernières questions restent actuelles¹².

Le terme « primitif » peut être entendu dans des acceptions divergentes : positivement, comme ce qui est premier, originel, ou négativement, comme ce qui est resté à l'état brut, qui n'a pas connu un développement supposé normal. Il est remarquable que les premières occurrences de ce deuxième emploi concernent les langues. Ainsi, Littré, à l'article « primitif », donne d'abord trois acceptions où il n'y a que la valeur « originel » ; et pour le « terme de grammaire », qui vient en quatrième position, c'est encore le sens qu'il retient dans sa définition : « La langue primitive, [...] la langue dont l'on suppose que toutes les autres sont dérivées [...] »

10 On pourrait citer toute une brochette de personnages, importants ou non, le plus extravagant étant probablement l'Allemand Hager, qui inventait des caractères n'existant pas. Il apparaît épisodiquement, avec l'académicien français De Guignes, dans le beau roman de Leonardo Sciascia, *Le Conseil d'Égypte*, qui est l'histoire de la fabrication en Sicile d'un manuscrit soi-disant arabe.

11 Sa chaire était intitulée « Langues et Littératures chinoises et tartares-mandchoues ».

12 Cf. J. Gernet, « Problèmes d'histoire des sciences en Chine », *Revue d'histoire des sciences*, 42.4, octobre-décembre 1989, p. 323-332.

Cependant, la citation qu'il donne illustre le glissement vers le sens négatif du terme : « Le langage d'un enfant est l'image de la langue primitive, qui, dans son origine, a dû être grossière et très bornée (Condillac, *Gram.*). »¹³ C'est admettre que toute évolution va du simple vers le complexe.

Dans le contexte des débats religieux de l'époque, en relation avec la mise en cause de la chronologie biblique et des difficultés posées aussi par le cas égyptien, un certain nombre d'auteurs ont voulu voir dans le chinois les restes de la langue qui aurait été enseignée au commencement des temps par Dieu à Adam. Alors que ce débat s'est plutôt centré sur l'écriture — comme tout ce qui concernait la Chine à l'époque —, il y a au moins un auteur, John Webb¹⁴, pour, tout en accordant une grande importance à l'écriture, s'appuyer aussi sur la qualité des sons de la langue, sur le monosyllabisme, sur la brièveté des énoncés. Selon lui : « [Chinese language is] the most sweet and smooth Language, of all others throughout the whole World at this day known. »¹⁵ Cet auteur ajoute que l'absence du « r » en chinois prouve bien que cette langue est celle de l'enfance de l'humanité¹⁶. Il n'est pas le seul à son époque à supposer que la langue primitive se serait conservée en Extrême-Orient tout simplement parce que les Chinois se seraient séparés des autres hommes avant l'épisode de Babel : étant absents, ils auraient échappé à la confusion des langues.

L'acception négative du terme « primitif » appliquée au chinois se répandit avec la naissance d'une typologie. Il n'était plus question de la

13 La grammaire de Condillac est incluse dans les treize volumes de son *Cours d'Étude* [pour l'instruction du duc de Parme], publié à Parme entre 1769 et 1773.

14 *An Historical Essay Endeavoring a Probability that the Language of the Empire of China is the Primitive Language*, Londres, Nath. Brook, 1669.

15 *Ibid.*, p. 196.

16 La question du « r » sera reprise, négativement, dans l'*Encyclopédie* (article « Langue ») : « On peut avec beaucoup de vraisemblance attribuer au caractère mou de la nation chinoise, assez connu d'ailleurs, de ce qu'elle ne fait aucun usage de l'articulation rude "r". »

genèse des langues ou de leur éventuelle filiation historique, mais de leurs caractéristiques intrinsèques. Une langue sans flexions apparaît comme inachevée. Frederich Schlegel, qui range les langues en deux catégories, les « organiques » et les « mécaniques », laissait le chinois hors classe¹⁷. La classification plus tardive de son frère, Wilhelm Schlegel¹⁸, pose le chinois comme le type des langues « isolantes », l'échelle allant de celles-là, les plus frustes, aux agglutinantes, d'un niveau intermédiaire, jusqu'au sommet où il situe les flexionnelles. Quant à Peter S. DuPonceau, qui considère que le chinois n'a que peu ou pas de formes grammaticales (« has but a few or no grammatical forms »), il le qualifie d'« asyntactic », toutes les autres langues étant partagées entre celles qui sont dites « analytic » (« almost every distinct idea has a single word to convey or express it » — cas de l'islandais, du danois, du suédois, de l'anglais, de l'allemand) et celles qui sont classées comme « synthetic » (« in which several ideas are frequently expressed by one word » — cas des langues du Proche-Orient, du latin, du grec, du slave et surtout des langues indiennes d'Amérique qui, étant synthétiques au plus haut degré, sont les plus idiomatiques)¹⁹.

L'approche de Humboldt

C'est dans ce contexte que s'inscrit l'œuvre de W. von Humboldt (1767-1835), qui marque un tournant intellectuel majeur dans la réflexion sur la langue chinoise. Ce philosophe avait étudié sérieusement le chinois

17 Cf. *Über die Sprache und Weisheit der Indier*, 1808.

18 Cf. « Observations sur la langue et la littérature provençales » (1818), in *Œuvres écrites en français*, Leipzig, E. Böcking, 1846-1847, vol. 2, p. 149-250.

19 Cf. « A Correspondance between J. Heckewelder and P.S. DuPonceau [...] Respecting the Languages of the American Indians » in *Transactions of the Historical and Literary Committee of the American Philosophical Society*, Philadelphie, vol. 1, p. 335-448.

non seulement à travers les exposés grammaticaux de A. Rémusat, mais aussi en comparant les textes et les traductions disponibles d'ouvrages classiques. Ses vues sur le langage nous paraissent remarquablement modernes : il pose son fonctionnement comme purement conventionnel, il défend l'irréductibilité du mot à l'image ou au concept. L'universalité du langage ne lui semble pas impliquer, comme on l'admettait volontiers à l'époque, la monogénèse des langues ; autrement dit, il rejette le schéma d'une élaboration progressive de la grammaire, depuis le chinois, qui en serait dépourvu, jusqu'au sanscrit, dans lequel elle atteindrait à la perfection.

L'idée d'un développement indépendant des langues ne l'empêche pas de les hiérarchiser et de poser d'abord le sanscrit comme la plus parfaite. Le fait que les relations entre les mots soient marquées à l'intérieur de ceux-ci par la flexion aboutit à libérer le locuteur du soin de construire ces relations : une langue flexionnelle est donc, selon W. von Humboldt, l'outil qui permet les plus grands progrès de l'esprit humain. Il écrit :

La pensée gagne en pénétration quand les rapports grammaticaux répondent exactement aux rapports logiques, et l'esprit se sent toujours plus vivement attiré vers l'exercice de la pensée abstraite, de la pensée pure, quand la langue l'a déjà habitué à une séparation sévère des formes grammaticales.²⁰

Pour lui, toutes les autres langues sont d'une certaine façon bâtarde ou avortées, à une exception près, le chinois, dans lequel il découvre une autre cohérence : le locuteur doit y fournir l'effort maximal pour construire lui-même les relations entre les termes. C'est l'intensité nécessaire de cet effort intellectuel qui rend compte des réussites de la culture

20 Guillaume [Wilhelm] de Humboldt, *De l'origine des formes grammaticales, suivi de Lettre à M. Abel Rémusat*, Bordeaux, Ducos, 1969, p. 26-27. [*De l'origine...*, Mémoires de l'Académie de Berlin, 1822-1823 ; traduction française A. Tonnelé, Paris, Librairie Frank, 1859. *Lettre...*, 1^{re} éd. Paris, Librairie orientale Dondey-Dupré, 1827.]

chinoise. Reprenons, dans ses propres termes, le fil de son raisonnement²¹ :

Le chinois [...] ne pouvait engendrer de flexion verbale chargée d'assurer la continuité de la trame parlée : il s'était donné une structure phonétique qui, maintenant une séparation rigide entre les syllabes, résistait à leur mutation et composition. [p. 227]

Parmi toutes les langues connues de nous, le contraste le plus accusé est celui qui apparaît entre chinois et sanscrit, puisque celui-là remet au travail de l'esprit le soin d'actualiser la grammaticalité formelle de la langue, tandis que celui-ci s'emploie à l'incorporer, jusque dans ses plus subtiles nuances, au sein du phonétisme. Il est clair, en effet, que la différence entre ces deux langues repose sur le défaut des marques dénotatives, d'un côté, et leur présence clairement affirmée, de l'autre. [...] Sur cette base, on serait tenté, au premier abord, de tenir la langue chinoise pour celle qui s'écarte le plus nettement des exigences matérielles du langage, et pour la moins accomplie de toutes les langues. Mais une telle hypothèse ne résiste pas à un examen un peu rigoureux. Bien au contraire, nous sommes en présence d'une langue qui possède à un haut degré des vertus éminentes et qui exerce une influence puissante, quoique unilatérale, sur les facultés spirituelles. [p. 410-411]

[...] l'expression des relations formelles étant renvoyée à la position et à la subordination relative des [...] éléments [...].

C'est cette dénotation des relations formelles opérée pratiquement sans lacunes, en dehors des voies phonétiques, qui distingue la langue chinoise de toutes les autres langues connues de nous, pour autant que la convergence universelle de toutes les langues vers une seule et même forme interne laisse toujours place à quelque différence. [p. 411-412]

Mais il serait injuste de ne retenir que le seul défaut d'une inscription phonétique des relations formelles. Il faut aussi, voire au tout premier chef, souligner le choc en retour qu'un tel défaut provoque nécessairement dans l'esprit, le forçant à opérer une combinaison plus subtile de ces

21 W. von Humboldt, *Über die Kawi-Sprache der Insel Java*.

relations avec les mots et à découvrir dans les mots la présence véritable des relations sans pour autant les y inscrire à proprement parler. Si paradoxal que cela paraisse, je tiens pour assuré qu'en chinois, l'absence apparente de toute grammaire renforce et mobilise dans l'esprit de la nation l'exigence de la cohésion formelle du discours [...]. [p. 412]

Positions contemporaines

Aujourd'hui, s'il existe un certain consensus parmi les linguistes sur les descriptions de la langue chinoise, voire sur les analyses qu'on peut en donner, cette langue garde néanmoins un statut particulier sur le plan de la théorie. On peut mentionner brièvement trois points.

- 1. Le chinois a la position privilégiée d'un cas limite. C'est ainsi par exemple que plusieurs parmi les premiers élèves de Noam Chomsky ont considéré que la théorie générative transformationnelle ne serait tout à fait vérifiée que si elle passait l'épreuve du chinois²². Plus généralement, un linguiste confronté au chinois ne peut pas manquer de se demander si son objet ne remet pas en cause les théories sur lesquelles il s'appuie — et qui généralement ont été conçues à partir des langues européennes. Cette question, qui n'a rien perdu de son actualité, s'impose pour des raisons intrinsèques mais également à cause de la place particulière qu'occupe le chinois dans notre imaginaire.
- 2. Les sinologues ont tendance à considérer que le *wenyan*, en raison de son extrême économie de moyens, n'est pas tout à fait une

22 Du point de vue de cette théorie, une telle vérification est superflue, puisque parler une langue, quelle qu'elle soit, implique la possession d'un ensemble de règles innées. Trente ans plus tard, les linguistes de cette tendance continuent à viser l'adéquation des règles de la théorie au chinois, soit en affinant l'analyse, soit en perfectionnant les règles.

langue naturelle. Or, les spécialistes de linguistique diachronique ont montré, pour nombre de mécanismes grammaticaux essentiels, la cohérence des divers états du chinois, qui n'a, certes, pas cessé d'évoluer depuis deux mille ans et de se diversifier en styles variés, mais sans discontinuités majeures²³. Cependant, les linguistes étudient surtout les textes, y compris les Classiques, dont on peut supposer qu'ils reflètent plus ou moins la langue qui était parlée au moment de leur rédaction. Leurs analyses sont-elles transposables à tout le reste du corpus en *wenyan* ?

- 3. La question posée par W. von Humboldt des relations entre la forme d'une langue et les démarches intellectuelles de ceux qui la parlent a été relancée par Jacques Gernet, en s'inspirant de Émile Benveniste²⁴. Considérant que le chinois (classique) offre un écart maximal avec le grec, il pense que l'absence de formes grammaticales contraignantes en chinois a façonné la pensée chinoise tout autrement que le grec la pensée européenne. Les linguistes contemporains, comme déjà A. Rémusat, estiment que ce qui importe ce sont les possibilités d'une langue, ses règles de construction, que le locuteur met en œuvre dans un processus d'énonciation. Les uns considèrent le nécessaire, les autres le

23 Cf. Alain Peyraube, *Syntaxe diachronique du chinois. Évolution des constructions datives du XIV^e siècle av. J.-C. au XVIII^e siècle*, Paris, Institut des Hautes Études Chinoises/Collège de France, 1986. Parmi les spécialistes étrangers, on peut citer, entre autres, E. Pulleyblank, Mei Tsulin, Liu Jian, Ôta Tatsuo. Cette histoire remonte aux premiers documents connus, puisqu'on étudie aussi la grammaire des *jiaguwen*, qui a déjà les traits essentiels d'une grammaire chinoise. Cf. Redouane Djamouri, *Étude des formes syntaxiques dans les écrits oraculaires gravés sur os et écailles de tortue*, thèse École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 1987.

24 Cf. J. Gernet, *Chine et Christianisme. Action et réaction*, Paris, Gallimard, 1982, p. 322-333. Émile Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue », *Études philosophiques*, 4, octobre-décembre 1958, reproduit dans *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 63-74.

possible. Ce qui sépare ces deux familles d'esprits est d'ordre philosophique et mériterait de plus amples développements. Nous ne l'avons mentionné ici que par souci de repérer les filiations intellectuelles.

L'écriture

Le débat sur l'écriture chinoise n'a pas donné lieu à de telles ouvertures. Il a été souvent confus et l'on est loin actuellement du relatif consensus atteint en matière de langue.

Il ne suffit pas de constater un écart entre les analyses des linguistes et le discours commun ; on doit s'interroger aussi sur les origines de ce que j'ose appeler « l'invention » de l'écriture chinoise. Des conceptions autochtones ont, certes, contribué à cette construction. Il faut cependant distinguer entre les manières populaires de parler, en Chine, de l'écriture et les analyses savantes. Quand on lit les travaux de Benjamin A. Elman sur l'école de critique textuelle, *kaozheng*, qui s'est développée à la fin des Ming et au début des Qing, on est frappé par l'importance attachée par ces philologues à la forme phonique des textes qu'ils tentaient de restituer²⁵. Ce volet chinois de la question n'est pas notre objet ici ; nous allons tenter plutôt de déterminer ce qui, dans le contexte européen, a favorisé la diffusion d'une vision fantasmatique de l'écriture chinoise.

Pas plus que pour la langue, on ne peut parler d'ignorance des données, encore que la première synthèse véritablement moderne sur l'écriture chinoise date seulement du début du XIX^e siècle, période décidément féconde²⁶. Or, dans ce domaine plus encore que pour la grammaire, les représentations anciennes, qui avaient commencé à se

25 Cf. B.A. Elman, *From Philosophy to Philology. Intellectual and Social Aspects of Change in Late Imperial China*, Cambridge (Mass.)/Londres, Harvard University Press, 1984.

26 P.S. DuPonceau, *A Dissertation on the Nature and Character of the Chinese System of Writing*, Philadelphie, 1838.

construire en Europe au xvi^e siècle, sont encore monnaie courante de nos jours.

Rappelons d'abord ce que les linguistes tiennent pour vrai à propos de l'écriture chinoise. À l'origine, l'écriture chinoise a utilisé des éléments pictographiques. Cela n'est pas une particularité du chinois : ce fut le cas, directement ou indirectement, de toutes les écritures connues. Dans les premiers textes que nous ayons, les inscriptions sur os et écailles de tortues, on n'identifie qu'une minorité (de 20 à 25 %) de graphies simples ayant quelque rapport visuel avec l'objet désigné. Même pour cette fraction, on est très loin de « dessins » figuratifs qu'on pourrait reconnaître : ils n'ont été déchiffrés que grâce à la série continue de formes qui les relie aux graphies vivantes du chinois contemporain. Si l'on n'avait pas ce fil conducteur, ces inscriptions nous seraient aussi mystérieuses que des écritures de langues oubliées comme l'étrusque. Cela n'est pas étonnant : on n'a aucun témoignage probant, dans quelque civilisation que ce soit, d'une suite de graphies que l'on puisse lire, au sens propre du terme, sans autre secours que l'interprétation des images. Deux traits sont caractéristiques de la constitution d'une écriture : la convention, qui lie de façon arbitraire et durable un mot à un tracé, et la découverte du procédé du *rébus*, qui permet de représenter des mots, qui ne sont pas évoqués par le dessin, au moyen de graphies existantes correspondant à des mots homonymes, sans aucun rapport étymologique. C'est bien ce qui se passe en chinois. Par exemple, *lai*, « s'appuyer sur », entre à titre purement phonétique dans *lai*, « gale »²⁷, ou *lai*, « sorte de flûte »²⁸. On voit que la référence à une forme parlée est au cœur du système.

27 Ce *lai* est également employé maintenant pour désigner la lèpre.

28 Cet exemple est cité par Paul Pelliot, « Brèves remarques sur le phonétisme dans l'écriture chinoise », *T'oung Pao*, 32.2-3, 1936, p. 162-166. Il est remarquable que certains dictionnaires chinois suggèrent une relation entre la maladie « dont on ne peut se débarrasser » et le sens premier « s'appuyer sur ». Ce besoin d'expliquer la communauté des formes par une relation sémantique, de « motiver » la forme des caractères, est spécifique à une certaine tradition chinoise, qu'on pourrait appeler « cratylienne ».

Ce mode de création des caractères s'accompagne en chinois, dans la plupart des cas, de l'addition de clefs, qui contribuent à l'identification du mot en question. On ne peut néanmoins pas dire que ces clefs caractérisent sémantiquement le référent du mot. Elles ne reflètent pas une classification des choses du monde ; leur seule fonction de rangement est celle des mots dans les dictionnaires. La variation historique de leur nombre illustre le caractère arbitraire du système²⁹.

En revanche, la fonction des éléments graphiques à valeur phonique (appelés *phonétiques*) est beaucoup moins négligeable qu'on ne le dit. Pour prendre l'exemple du chinois contemporain (*putonghua*), environ la moitié des phonétiques donnent une indication partielle sur la prononciation des caractères dans lesquels elles entrent : soit la séquence exacte, au ton près (par exemple, *ma*), soit seulement la finale avec une incertitude sur l'initiale et le ton (par exemple, *yao* qui figure comme phonétique dans des caractères lus *yao, jiao, qiao, xiao, nao, rao*). En outre, un quart des phonétiques donnent une prononciation complète, sans ambiguïté. C'est le cas chaque fois que tous les caractères comprenant un élément phonique donné se prononcent de la même façon (par exemple, *huáng*). Au total, près des trois quarts des caractères chinois comportent une indication phonique plus ou moins précise³⁰.

Tout cela est bien loin de ce qu'évoque le terme d'« idéogramme » et bien proche de ce qu'on observe dans les écritures alphabétiques, si

29 Cf. Françoise Bottero, *Sémantisme et classification dans l'écriture chinoise. Étude du classement des caractères par clés du « Shuo Wen Jie Zi » jusqu'au système des 214 clés*. À paraître, Institut des Hautes Études Chinoises/Collège de France.

30 On estime la proportion des *xingsheng* parmi les caractères actuellement en usage à 95 ou 97 % de l'effectif total ; autrement dit, la grande majorité des caractères comportent une phonétique. Les proportions citées ici sont empruntées à John DeFrancis, *The Chinese Language, Fact and Fantasy*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1984. De tels chiffres sont nécessairement discutables, puisqu'ils sont fonction de l'ensemble de référence que l'on choisit, mais les ordres de grandeur sont valables.

l'on se souvient que nous ne lisons pas en épelant « b + a = ba », mais en saisissant des ensembles signifiants, des mots par exemple, qui ont dans chaque langue une certaine physionomie.

Les travaux des psycholinguistes qui étudient la lecture, la reconnaissance des graphies, la mémoire immédiate tendent à montrer qu'il y a de grandes similitudes entre les processus mis en œuvre par les écritures alphabétiques d'une part, par l'écriture chinoise d'autre part, cela bien que le codage élémentaire se fasse au niveau du phonème pour les premières et au niveau du morphème pour la seconde. Cependant, les choses ne sont pas tout à fait aussi simples : on fait parfois autre chose avec l'écriture que de la lire. Je reviendrai en conclusion sur les analyses des psycholinguistes, qui nous offrent peut-être une piste pour comprendre ce que l'histoire ne suffit pas à expliquer.

Comment donc en est-on arrivé à l'usage courant de termes aussi inexacts que « pictogramme » et « idéogramme » ?

Écriture transnationale et oubli du phonétisme

Parmi les toutes premières informations qui parvinrent en Europe, il en est une qui frappa particulièrement les esprits : l'écriture chinoise permet de transcrire, sans modification de forme, non seulement des dialectes aux prononciations différentes, mais aussi des langues étrangères. Dès le xvi^e siècle, les jésuites installés au Japon avaient pris conscience, bien avant d'arriver en Chine, que les *kanji* étaient des caractères chinois. François Xavier (1506-1552) écrivait vers la fin de sa vie qu'« un Japonais éduqué peut lire et comprendre ce qu'écrit un Chinois ». Extrapolant hardiment, il avait fait préparer un livre en *kanji* pour exposer la religion chrétienne aux Chinois, espérant ainsi les enseigner « avec des caractères écrits qu'ils connaissent »³¹. On peut dire

31 Donald F. Lach et Edwin I. Van Kley, *Asia in the Making of Europe*, vol. 1, *The Century of Discovery*, Chicago/Londres, The University of Chicago Press, 1971, p. 79.

que cet épisode contient en germe le mythe internationaliste. S'il est exact que des Japonais éduqués peuvent saisir le sens d'un texte chinois — à défaut de le lire au sens propre —, un étranger ne parlant pas une langue sinisée (c'est-à-dire ayant hérité une grande partie de son vocabulaire du chinois) ne le peut pas. La persistance de ce mythe jusqu'à nos jours a été plaisamment illustrée il y a quelques années par des pédagogues américains qui prétendaient apprendre à des enfants noirs en difficulté scolaire à lire, en anglais, par le biais des caractères chinois³². L'expérience n'a porté que sur une trentaine de mots et n'a pas eu de suites.

La première conséquence de cette idée d'une écriture à tout faire est qu'on l'imagine déconnectée des formes orales et qu'on ne s'intéresse guère à celles-ci. Pourtant, les jésuites, soucieux de communiquer sans ambiguïté avec leurs interlocuteurs chinois, avaient d'emblée fait un grand effort pour l'analyse des formes phoniques. En 1626, ils avaient édité à Hangzhou le *Xiru ermu zi* (Matériaux pour les oreilles et les yeux des lettrés d'Occident), ouvrage qui donnait une description phonologique du mandarin, assortie, grâce à l'usage de l'alphabet, d'une approximation phonétique³³. Il s'agissait, certes, de faciliter les études des nouveaux missionnaires et d'impressionner les Chinois par la commodité de la notation alphabétique ; cependant cette analyse est trop proche de celle de la tradition chinoise des tables de rimes, par son organisation comme sa terminologie³⁴, pour que l'on puisse supposer que les auteurs n'en aient

32 Cf. Paul Rozin, Susan Poritsky et Raina Sotsky, « American Children with Reading Problems Can Easily Learn to Read English Represented by Chinese Characters », *Science*, 171, 26 mars 1971, p. 1264-1267.

33 L'étude la plus importante est celle de Luo Changpei, « Yesu huishe zai yinyunxue shang de gongxian », *Zhongyang yanjiuyuan lishi yuyan yanjiusuo jikan*, 1, 1930, p. 267-338 ; Federico Masini a présenté à ce sujet une communication au troisième colloque « L'Europe en Chine » (Rome, octobre 1993) : « Trigault's *Xiru ermu zi* and its sources. »

34 Par exemple, les tons sont certes repérés par les notes de musique (ut, ré, mi, fa, sol), mais ils sont aussi appelés, selon l'usage chinois, *shang*, *qu* et *ru* pour les trois derniers. Les deux ensembles résultant de la bipartition du ton plat,

pas eu connaissance³⁵. Certes, Nicolas Trigault, qui rédigea l'introduction, décrit ce travail un peu comme le ferait de nos jours un ethnologue confronté à une tribu illettrée dont il entreprendrait de noter la langue et Matteo Ricci lui-même, qui en avait élaboré une première version, avait fait allusion à une sorte d'analyse musicologique. Compte tenu de ce qu'on sait de leur culture sinologique et du renouveau des études philologiques à cette époque en Chine³⁶, il serait cependant surprenant qu'ils n'aient pas disposé, au moins comme point de départ, des résultats de la phonologie chinoise. Dans la perception qu'on a eue en Europe de la langue chinoise, il a été bien peu question de cela et les transcriptions jésuites sont apparues simplement comme l'illustration de la supériorité — de la nécessité — de l'alphabet et du grand talent des Pères.

Un siècle plus tard, J. de Prémare, qui donne une description assez précise de la prononciation de la langue vernaculaire³⁷, écrit que les caractères n'indiquent rien quant aux sons et qu'ils sont utilisables partout, à l'égal des chiffres³⁸. K. Lundbaek³⁹, frappé par le contraste entre la précision de la grammaire qui constitue l'essentiel de cet ouvrage et l'inexactitude, le flou de ce passage, relève la phrase suivante : « Beaucoup de savants distingués de la Chine traitent de ces caractères,

qui sont généralement nommés *yangping* et *yinping*, sont ici désignés comme *zhuo* « boueux » (en phonétique, « sonore »), *qing* « clair » (en phonétique, « sourde »). Ce couple de termes fait également partie de ce vocabulaire technique.

35 Les premières tables de rimes datent des Tang ; l'une des plus importantes est le *Qie yun zhi zhang tu* de l'époque Song.

36 Cf. B.A. Elman, « From Value to Fact. The Emergence of Phonology as a Precise Discipline in Late Imperial China », *Journal of American Oriental Society*, 102.3, p. 493-500 ; voir aussi, du même auteur, *From Philosophy to Philology* (cf. note 24).

37 Cf. J. de Prémare, *Notitia Linguae Sinicae*, p. 12-16.

38 Cf. *ibid.*, p. 10.

39 « Empreintes figuristes dans *Notitia Linguae Sinicae* », communication au sixième colloque international de sinologie, Chantilly 1989, à paraître.

ou pour mieux dire ces hiéroglyphes, d'une manière vraiment remarquable. Mais sur tout cela j'ai décidé de garder le silence, dans un intérêt de brièveté et pour d'autres causes » (*et alia quaedam motiva*). K. Lundbaek estime qu'il y a là une rétention d'information : J. de Prémare, étant « figuriste », n'aurait pas souhaité attirer l'attention de ses lecteurs sur autre chose que la forme des caractères.

À partir de cette conception d'une écriture « comme inventée par un sourd »⁴⁰, les théories sur l'écriture chinoise allaient se déployer dans deux directions : pour les uns, les caractères étaient un ensemble d'images, de symboles, des « hiéroglyphes », pour les autres, un système de notation des idées. Les deux tendances se rejoignent dans l'obsession d'un déchiffrement, conçu, avant Jean François Champollion, comme décryptage d'un code secret et non comme identification des mots d'une langue. Le président des Brosses, par exemple, considérait l'écriture comme un phénomène autonome, « d'où il résulte qu'il existe des langues écrites qui ne correspondent à aucune langue parlée, de même qu'il en existe qui correspondent à plusieurs »⁴¹. Le paradoxe est qu'avec le chinois on avait affaire à une langue vivante et que les descriptions qu'on donne alors de son écriture correspondent davantage à cette hypothèse théorique qu'à l'usage réel.

40 Cette expression est de Leibniz (*Nouveaux Essais*, éd. Raspe, p. 94). Les opinions de ce penseur sur l'écriture chinoise ont évolué à mesure que son information s'affinait. Cf. Madeleine V. David, *Le débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux XVII^e et XVIII^e siècles et l'application de la notion de déchiffrement aux écritures mortes*, Paris, Éditions de l'École Pratique des Hautes Études (6^e Section), 1965.

41 Cf. S. Auroux, *La sémiotique des encyclopédistes*, Paris, Payot, 1979, p. 35.

Hiéroglyphes et figures

À propos de l'écriture, tout un courant, représenté en particulier par Athanasius Kircher, l'auteur de *China illustrata*⁴², a vu dans les caractères chinois une dérivation des hiéroglyphes égyptiens⁴³. Selon lui, les uns et les autres représenteraient des objets de la nature, mais de façon moins immédiate pour les caractères, d'où leur statut second. De fait, il faudra attendre le déchiffrement des hiéroglyphes par J.F. Champollion en 1822 pour que soit mis un terme, au moins dans le public cultivé, aux spéculations hermétiques qui étaient à l'arrière-plan des analyses de A. Kircher — et depuis, chaque nouveau déchiffrement, qu'il s'agisse du linéaire B⁴⁴ ou du maya, vient rappeler qu'une écriture ne se conçoit pas sans la langue à laquelle elle est associée — mais les idées les mieux reçues en cette fin de xx^e siècle portent encore la marque de cette histoire.

On trouve un peu plus tard une lecture proprement cabalistique de l'écriture chinoise ; c'est celle d'un petit groupe de jésuites, pourtant parmi les mieux informés⁴⁵, mais qui furent incapables de résister à l'idée de décryptage caractéristique de leur époque. Ces « figuristes » pensaient retrouver par l'analyse des caractères chinois les symboles de la foi chrétienne. Selon eux, « tout caractère chinois peut être considéré de deux manières : ou dans son sens vulgaire, tel que l'entendent les non-initiés,

42 Publié en latin en 1667, cet ouvrage a été très vite traduit en hollandais, en anglais et en français (1670), et a connu une large diffusion.

43 Cf. M.V. David, *Le débat sur les écritures et l'hiéroglyphe*.

44 Il s'agit de l'écriture d'un ensemble de textes retrouvés à Cnossos et surtout à Pylos, dans le sud du Péloponèse (à partir de 1939). Michael Ventris et John Chadwick avaient analysé le système, mais étaient incapables de lire ces textes jusqu'au moment où ils ont fait l'hypothèse que la langue transcrite était du grec (1951-1952). Dès lors, le linéaire B devenait lisible. Cf. J. Chadwick, *The Decipherment of Linear B*, Cambridge (Mass.)/Londres, Cambridge University Press, 1958 ; rééd. Pelican Books, 1961.

45 Le Père de Prémare, dont nous avons mentionné les éminentes qualités de linguiste, était l'un des figuristes les plus actifs.

ou dans son sens symbolique, que seuls sont capables de comprendre les initiés, c'est-à-dire ceux qui ont le privilège de la révélation du christianisme. Les premiers, c'est-à-dire tous les Chinois... Les autres, en décomposant les caractères chinois pour en analyser les éléments, retrouvent des symboles qui ne peuvent s'expliquer que par le christianisme »⁴⁶. En outre, leurs analyses graphiques les plus fantastiques étaient fondées non seulement sur le *Yijing*, dont les hexagrammes sont sans rapport avec l'écriture, mais aussi sur les données et les méthodes du grand dictionnaire étymologique chinois du début de notre ère, le *Shuowen*. En elles-mêmes, les idées des Figuristes, condamnées par Rome, n'eurent guère de succès en Europe, mais leur manière d'analyser l'écriture chinoise a laissé des traces durables.

Leibniz et la caractéristique universelle

Francis Bacon, Wilhelm G. Leibniz et plusieurs de leurs contemporains reconnaissaient que toutes les langues ont en commun une même structure sous-jacente⁴⁷. Ils en déduisaient qu'il devrait être possible de concevoir une langue artificielle qui serait comme un calcul de notions et, débarrassée des incohérences des langues naturelles, pourrait se lire en tous lieux, comme les chiffres qui se comprennent identiquement quelle que soit la langue dans laquelle on les prononce. Leibniz, qui a cru un certain temps que le chinois apportait la preuve qu'une écriture peut être « sans référence » à une langue parlée, a imaginé, que cette écriture, dont il appréciait le caractère « non figuratif » — donc proche des mathématiques —, offrait la réalisation d'un tel projet. Ce qu'il savait des clefs et de l'analyse traditionnelle des graphies chinoises lui laissait supposer

46 Présentation des thèses de Foucquet par Virgile Pinot, *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France (1640-1740)*, Paris, 1932.

47 Cf. Hans Aarsleff, *From Locke to Saussure. Essays on the Study of Language and Intellectual History*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1982.

qu'il y avait là véritablement un système de classification des choses⁴⁸. Plus tard, il a compris qu'il n'en était rien, mais de cet épisode est resté le terme « idéogramme », qui est dans l'usage commun et contribue pour une bonne part à l'illusion que l'écriture chinoise comporterait en elle-même une analyse des notions.

Conclusion

Cet exposé est, comme son objet, nécessairement hétérogène. En ce qui concerne la langue, nous nous sommes attachée surtout à montrer l'importance des enjeux.

Pour l'écriture, nous avons plutôt cherché les origines européennes de nos préjugés. Cette démarche serait bancale si elle ne s'accompagnait pas d'une étude sur les aspects de l'écriture chinoise — et de la tradition — qui ont permis à ces représentations de se construire. Ce n'est pas parce que des analyses ne sont plus acceptables dans le contexte intellectuel de notre époque qu'elles n'ont pas été fondées en partie sur des données réelles. Trop de bons esprits ont participé à cette construction pour qu'on se contente du constat de leurs errements. Ne faut-il pas examiner, au-delà du processus de *lecture* qui est tout à fait identique en chinois et dans les systèmes alphabétiques, ce qui se passe lorsqu'il y a *arrêt sur image*, c'est-à-dire quand on fait abstraction du texte pour considérer un caractère isolé ? Les psycholinguistes pensent que cette distinction est importante. Depuis une trentaine d'années, les travaux sur la latéralisation cérébrale semblaient prouver que l'écriture chinoise n'était pas traitée par le même lobe cérébral que les écritures alphabétiques : celles-ci paraissaient être

48 Système qui ne réalisait toutefois pas parfaitement l'idéal d'une écriture universelle, « les Chinois ayant une infinité de caractères selon la variété des choses », alors que l'objectif était « une écriture qui secourût directement la précision et la justesse de l'opération mentale ». Cf. M.V. David, *Le débat sur les écritures et l'hiéroglyphe*, p. 66-67.

du ressort du côté gauche du cerveau, alors que l'écriture chinoise semblait contrôlée, comme les images, par le côté droit. Tout récemment, des équipes sino-américaines ont découvert que c'était à la fois vrai et faux : la distinction existe bien si l'on présente au sujet un caractère isolé, mais dès lors qu'il y a un texte, même minimal, le traitement se fait du côté gauche, comme pour les écritures alphabétiques⁴⁹. De telles données ne peuvent que nous encourager à faire l'effort de tenir compte à la fois des faits linguistiques d'une part et du fonctionnement cognitif et des constructions de l'imaginaire d'autre part.

49 Cf. Chao-Ming Cheng, Guey-Lan Fu, « The Recognition of Chinese Characters and Words and Divided Visual Fields Presentation », in Henry S. Kao, Rumjahn Hoosain, éd., *Linguistics, Psychology and the Chinese Language*, Hong Kong, University of Hong Kong Press, 1986, p. 23-33. Ces travaux sont poursuivis en particulier par l'équipe d'Ovid Tzeng à Taiwan.

Caractères chinois

Hangzhou 杭州	ru 入
huáng 皇	shang 上
jiaguwen 甲骨文	<i>Shuowen</i> 說文
kanji 漢字	wenyan 文言
kaozheng 考證	<i>Xiru ermu zi</i> 西儒耳目資
lai (flûte) 籟	xingsheng 形聲
lai (gale) 癩	yangping 陽平
lai (s'appuyer sur) 賴	yao 堯
Luo Changpei 羅常培	Yesu huishe zai yinyunxue
ma 馬	shang de gongxian
putonghua 普通話	耶蘇會社在音韻學上的貢
<i>Qie yun zhi zhang tu</i>	獻
切韻指掌圖	<i>Yijing</i> 易經
qing 清	yinping 陰平
qu 去	zhuo 濁

Résumé

Viviane ALLETON : L'oubli de la langue et l'« invention » de l'écriture chinoise en Europe

Comme le remarquait déjà W. von Humboldt il y a cent cinquante ans, on a tellement exagéré l'influence de l'écriture chinoise qu'on a, « pour ainsi dire, mis l'écriture à la place de la langue ». Les débats sur la langue chinoise ont pourtant, depuis longtemps, touché à des sujets aussi essentiels que la grammaire universelle (« grammaire de l'entendement », disait-on jadis) ou les relations entre langue et pensée. En revanche, l'écriture chinoise a donné lieu à toutes sortes de constructions, qui ont en commun l'idée erronée que cette écriture serait indépendante de toute langue parlée. L'emploi encore usuel de termes tels que « idéogramme » et « pictogramme » montre que ces inventions ont laissé plus que des traces.

Abstract

Viviane ALLETON: Forgetting about Language — The “Invention” of Chinese Characters in Europe

As noted by W. von Humboldt one hundred and fifty years ago, the influence of Chinese writing has been so much exaggerated that it has, so to speak, “taken the place of the language.” Yet discussions of the Chinese language have borne on such essential topics as the existence of a universal grammar and the relationship between language and thought. In contrast the Chinese script has given rise to a number of theories which have in common the erroneous notion that the Chinese script is independant from the spoken language. The persistent use of such terms as “ideograph” and “pictograph” shows that such theories are still alive.